Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les métamorphoses D'Ovide

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

Ovidius Naso, Publius

La Haye, 1744

Le Jugement de Paris

urn:nbn:de:bsz:31-89290

Visual Library

LE JUGEMENT DE PARIS.

NE dressons point des Autels à Venus : sa puissance releve de nos volontés. N'accusons point notre foiblesse pour élever ses trophées ; elle ne remporte point de victoires, que les forces de la raison ne puissent lui ôter. Elle ne tire sa gloire que de notre lâcheté, & ses beautés mêmes sont sans honneur, si nous ne jugeons point qu'elles sont aimables. Notre naissance établit le mouvement libre de nos ames entre Junon, Minerve & Venus. Elle nous présente, comme à Pâris, le choix, ou d'une vie laborieuse, qui donne les richesses & les vaines grandeurs dont l'ambition se repaît ; ou d'une vie plus tranquille, qui dans son repos n'a pour objet

que la vertu & les ſciences ; ou d'une vie molle & délicieuſe, qui enchante nos ſens, pour nous endormir parmi les voluptés. S'arrêter à la derniere, c'eſt bâtir un Temple à Venus, lui mettre à la main la pomme d'or, & la faire triompher des deux autres. C'eſt faire l'élection de Médée, voir le meilleur & embraſſer le pire, & c'eſt être ébloui de l'éclat de l'apparence, préférer les fleurs au fruit, & ſous la douceur trompeuſe d'un breuvage ſucré, ſe porter la mort dans le ſein. C'eſt avec Pâris, condamner les beautés immortelles de la vertu, & par un jugement aveugle, donner ſa voix aux charmes funeſtes de la volupté.

Voyons les Déeſſes qui nous figurent ces trois différentes ſortes de vie, & leur Juge ſur ſon ſiége, & nous reconnoîtrons dans leur tableau, que la liberté de nos actions n'eſt point forcée par les Puiſſances du Ciel; que nous ſommes les ouvriers du bien & du mal qui nous arrivent ; & qu'il n'y a que notre aveuglement qui attire ſur nous les diſgraces & les malheurs.

Les dédains de Thétis, ſi longtems combattus en vain, s'étoient rendus aux affections de Pelée, les legeretés de cette inconſtante Nymphe des eaux, avoient cedé le laurier à la conſtance de ce jeune Prince ; & tous les changeans artifices de Prothée,

vaincus en elle par les forces de la persévérance, n'empêchoient plus que ses volontés ne se rendissent aux désirs de celui qui la recherchoit. Leurs cœurs, autrefois ennemis, pour s'allier, s'étoient jettés dans un même feu; & leurs vœux éclairés d'un même flambeau, étoient sur le point de voir le Dieu des Nôces les conduire aux effets de leur contentement. Déja le jour également désiré de l'un & de l'autre, étoit assigné. Une montagne de Thessalie fut le lieu destiné pour la solemnité de leur mariage: les allées de la forêt qui couvre le sommet du Pelion, furent les salles où se dresserent les tables du festin; & la troupe des Dieux fut la compagnie invitée pour autoriser cette heureuse alliance, de laquelle la valeur devoit prendre naissance avec le généreux Achille.

Jupiter, Grand-Maître des foudres, & toutes les Divinités qui logent avec lui dans le Ciel, se trouverent à cette célébre assemblée: les humides Puissances qui ont leurs Palais dans les eaux, y accompagnerent leur Prince, auquel écheut le second sort du partage du monde. Les grandes voûtes des Cieux; les grottes qui relevent du Trident de Neptune; & dans toutes les Provinces de la Terre, les Temples, les antres, les forêts, les jardins, délaissés par leurs

leurs divins Hôtes, se virent alors déserts; & chacun s'étonna de n'avoir point chez soi ceux que la Thessalie eut le bonheur de voir chez elle.

L'agréable Démon qui préside aux festins, les y caressa tous : l'Amour, les Ris, les Jeux & la Joye y avoient été invités, pour l'entretien d'une si belle compagnie. La seule Déesse qui met par tout la division, & qui se plaît à mêler du venin parmi les douces voix de l'Amour, pour les changer en paroles injurieuses, avoit été négligée.

Cette ennemie des délices de la Paix, n'avoit pas, à dessein, été invitée de se trouver à ce bal solemnel des Dieux, de crainte que sa présence toûjours scandaleuse, ne troublât la calme de la joye & des contentemens qui regnoient sur cette montagne; mais ce mépris fut l'aiguillon qui lui donna le désir de s'y trouver. Elle ne voulut pas néanmoins y paroître; mais elle résolut d'y faire voir, sans être apperçuë, les effets malicieux de son mécontentement.

Pour semence des fruits qu'elle sçait produire, elle se servit d'une pomme d'or, sur laquelle ces paroles étoient gravées : POUR LA PLUS BELLE. Elle la prit à sa main, & s'étant glissée en un endroit

droit de la forêt si obscur & si épais qu'elle ne pouvoit y être vûe, elle jetta cette pomme de sédition au milieu des Déesses.

Celui qui a quelquefois vu sur l'azur des plaines tranquilles de la mer s'élever tout à coup le murmure d'un vent, avant-coureur de quelque grand orage; celui-là, dis-je, peut aisément se figurer les mouvemens de cette seditieuse tourmente, qui naissant sur la croupe d'une montagne de Thessalie, monta depuis jusques aux cercles où les étoiles reluisent, fit faire nauffrage à l'union qui maintient en paix les diverses affections des Dieux, s'élança sur la Couronne de Lacedemone, répandit ses vagues par toutes les autres Villes de la Gréce; & enfin fondant sur Troye, fit périr le plus puissant Empire de l'Asie.

Cette pomme fatale excita la tempête; l'éclat de son riche métal touchant par les yeux le désir des Déesses, rendit le fruit souhaité de toutes ensemble, & leurs souhaits furent les Aquilons qui troublerent l'air de la nôce, & qui chasserent les doux Zephirs que la joie y faisoit auparavant respirer. Il étoit autant désiré des moindres que des grandes Divinités; mais la superbe Junon, la généreuse Minerve, & la délicieuse Venus, plus puissantes & plus opi-

opiniâtres, rendirent les prétentions des autres vaines & inutiles.

Toute la contestation fut réduite entre ces trois Déesses, qui n'avoient pas encore lu les paroles gravées sur la pomme, que le seul amour d'un butin si agréable leur donnoit de la jalousie, & de la crainte de perdre le contentement de la posseder. Mai quand elles eurent reconnu qu'il y alloit d prix de leur beauté, & que les charmes d leurs yeux, leurs graces & les attraits de leurs visages mis en parallele, étoient au hazard du succès incertain de leur différend, alors s'échauffant d'autant de passion que leur sexe en peut avoir pour ce qu'il chérit le plus, chacune fit voir qu'elle ne pouvoit recevoir un déplaisir pareil à celui d'être jugée la moins belle.

Les agréables affections qui nourrissent dans le cœur des Dieux, aussi-bien que dans celui des hommes, le doux amour de soi-même, marient dans ces Déesses l'espérance avec le désir. Elles espérent toutes trois, ce qui leur inspire des raisons qui les empêchent de céder l'une à l'autre. Plus elles contestent, plus elles s'échauffent dans ce Procès, où la vanité semble seule parler par leurs bouches. Mais leurs discours sont autant de paroles perdues : elles n'ont point de Juge.

Qui

Qui pourroit être arbitre de ce différend? Il n'y a pas un des Dieux dont le cœur ne soit interessé à la perte ou au gain de quelqu'une des trois Parties. Ou le sang, ou l'affection, ou l'un & l'autre ensemble, les rendent tous recusables. L'integrité de Jupiter même leur Souverain leur est suspecte : & quand elle seroit hors de soupçon, son autorité ne peut souffrir l'envie d'un arrest. La jalousie de Junon n'a déja contre lui que trop de justes plaintes dans la bouche : il appréhende de l'offenser, & il ne veut pas aussi prononcer contre la beauté de ses filles. Il se recuse soi-même, & renvoye le Jugement à un inconnu, pour en éloigner la faveur.

» Permettez, dit-il aux Déesses, que la » raison modere l'ardeur bouillante de vos » passions : la violence peinte sur vos visa- » ges, dérobe l'honneur des roses & des » lys, qui peuvent vous donner la palme » que vous recherchez. Sur les côteaux du » Mont Ida, assez près des rives du Xan- » the, il y a un Berger que la Renommée » doit vous persuader de choisir pour ar- » bitre de votre différend. Elle semble vous » le nommer, lorsqu'elle vante son inté- » grité au-dessus de celle de tous les autres. » C'est Alexandre Pâris, l'oracle de la Phry- » gie. L'ame de l'équité qui anime en lui

» un

» un des plus beaux corps du monde, fera
» que vous le reconnoîtrez pour être digne
» Juge de vos beautés. Il vous rendra sin-
» cerement la sentence que ses yeux & la
» verité auront auparavant dictée à son
» cœur. N'en doutez point, cette réputa-
» tion qu'il s'est acquise, est un gage qui
» doit vous assurer contre la faveur; & ne
» dédaignez point de vous presenter devant
» lui; quoiqu'au lieu de sceptre, il n'ait
» qu'une houlette à la main, ce n'est pas
» un esprit champêtre. Il est Prince Troyen,
» frere du brave Hector, tirant son origi-
» ne de notre sang; la seule horreur des
» songes épouvantables de sa mere, est le
» crime sans crime qui a banni dès le ber-
» ceau son enfance innocente du Palais de
» Priam. «

Ces paroles du grand Roi des Dieux, furent comme une douce pluye qui appaisa l'orage de la sédition, & rendit quelque calme à la compagnie. Les Déesses parurent prêtes d'y obéïr; & leur obéïssance étant reconnuë, fit que Jupiter leur donna Mercure pour guide. La pomme fut mise entre ses mains, avec commandement de la remettre dans celles de Pâris, pour la donner à celle des trois Déesses qu'il jugeroit devoir emporter sur les autres l'honneur d'être la plus belle.

Elles

Elles étoient alors vêtues fort à leur avantage ; mais auparavant que de partir, chacune d'elles rechercha encore dans les secrets de l'artifice, tout ce qu'elle put trouver d'ornement pour relever les graces de sa beauté. L'orgueilleuse sœur & femme de Jupiter, changea la robe dont elle se pare ordinairement pour assister aux mariages, & rendre les alliances fécondes. Elle en prit une autre pour donner de la crainte à son Juge, & lui témoigner combien elle est jalouse de la beauté de son visage ; & sur cette robe les vengeances qu'elle avoit prises de celles qui l'avoient offensée en une partie si sensible, étoient representées.

La Mere de ces petits Peuples, qui ne font la guerre qu'aux Gruës, paroissoit sur l'un des côtés du devant de la robe, & d'un visage qui marquoit sa présomption, jettoit un œil de mépris sur Junon, en se flattant d'être plus belle : puis on la voyoit elle-même punie par la Déesse méprisée, couverte de plumes, avec un long cou, soupirer sur son indiscrétion, & plaindre sa laideur.

La fille de Laomedon, representée de l'autre côté avec une pareille arrogance, s'exposoit à la haine de la même Déesse ; & étant après changée en cigogne, sembloit confesser qu'une si juste vengeance étoit duë à sa temerité.

Sur

Sur le derriere étoient aussi representés les actes de la Tragedie de Cynare, miserable vieillard, pleurant étendu sur des pierres, autrefois ses filles, qui servoient de degrés pour monter au Temple de celle qu'elles s'étoient vantées d'égaler en beauté.

Les personnes de ces Histoires figurées avec l'aiguille, d'un art inimitable, étoient comme en attente pour dire aux yeux de Pâris, qu'il devoit apprehender la colere d'une Divinité si prompte à se venger. Quoi qu'elles fussent tout autour enrichies d'or & de pierreries, l'industrie de l'Ouvriere étoit néanmoins plus à priser que les étoffes. Mais ses ornemens ne consistoient pas seulement en cela : elle fit éclater à l'envi les rubis & les émeraudes, tant sur ses cheveux, que sur l'or & la pourpre de sa robe, qui étoit ceinte d'une écharpe pareille en couleurs à cet arc, qui paroissant en l'air, est le présage de la pluye. Et comme si elle eût voulu faire montre des richesses de la Terre, elle parut chargée des plus précieuses dépouilles de l'Orient, & du plus riche butin de tous les Royaumes du monde, pour faire connoître à Pâris, qu'ils relevent de sa Couronne.

La sçavante & guerriere Pallas se vêtit d'un habit autrefois tissu de sa main, où les

neuf

neuf doctes Sœurs, tutrices des Sciences, étoient representées comme au naturel, autour d'un rocher, sur lequel un cheval aîlé faisoit d'un coup de pied naître une fontaine. En un autre endroit étoit le portrait de la querelle, qu'elle-même avoit euë contre son oncle Neptune, pour l'avantage de nommer la Ville d'Athenes; & là s'élevoit l'olivier qui sortit de terre en un instant, tout chargé de fruit, & qui lui donna la victoire, de même qu'elle donna son nom à cette Ville. On y voyoit encore en beaucoup d'endroits, les Histoires de plusieurs grands exploits de guerre, également témoins de sa valeur & de sa prudence.

Mais à dessein, outre sa robe, elle prit un voile, sur lequel, pour servir d'exemple à Pâris, étoit figuré le combat d'Apollon disputant pour l'harmonie de sa voix & de sa harpe contre le Dieu des Bergers. Vous y eussiez vu le beau fils de Latone avec son poil doré, ceint des verds lauriers du Parnasse, tenir de sa main gauche sa lyre d'yvoire, & de la droite son archet, avec tant d'art, que les oreilles de ceux qui faisoient ce divin ouvrage, charmées par les yeux, se persuadoient, ou d'être sourdes, ou d'entendre l'air de ses chansons. Pan ombragé de pins, paroissoit de

l'autre part les joues enflées, inſpirant ſes accords champêtres à ſa flûte ; & entr'eux-deux Tmole leur Juge, étoit aſſis ſur la montagne, couronné d'une branche de chêne, lequel jugeant, contre l'avis du groſſier Midas, pour les doux airs d'Apollon, ſembloit n'être là que pour inviter Pâris à prononcer en faveur de Minerve, comme lui-même avoit fait pour ſon frere, s'il ne vouloit, en préferant une moindre beauté aux rares vertus d'une plus grande, s'acquerir la honteuſe réputation d'un autre Midas.

Venus étoit alors parée d'un chef-d'œuvre ſorti des induſtrieuſes mains d'Arachné, ſur lequel cette admirable Ouvriere avoit tracé le triomphe de celle même qui portoit la robe, & du petit Amour ſon fils. Le pinceau d'Apelles eût été en peine de rendre ſes beautés plus accomplies qu'elles y étoient, tirées ſans pinceau. Cupidon étoit avec elle ſur un même char : ſon bandeau, ſes aîles, ſon arc, ſa trouſſe & ſes fléches le faiſoient aſſez reconnoître. Et les Graces enſuite placées en triangle, ayant le bras entrelaſſés, ſe faiſoient des préſens les unes aux autres, & chacune d'elles n'avoit des yeux que pour reconnoître celle qui l'obligeoit.

Mille vaincus attachés à ce char de triomphe,

phe, servoient de trophée aux vainqueurs. Jupiter même, non pas en sa majesté de Souverain des Cieux, car la gravité d'un Sceptre n'est pas en sa bienséance auprès des jeux de l'Amour; mais sous les formes empruntées d'un Aigle, d'un Taureau, d'un Cigne, d'un Belier, d'un Berger, & d'un Satyre, reconnoissoit-là que sa Couronne doit quelque hommage au Myrthe de sa Fille. Neptune déguisé en Dauphin proche la belle Melanthe, & son frere Pluton avec la fille de Cerès, y confessoient tous deux, l'un que ses eaux, l'autre que ses ombres sont tributaires du feu de Cupidon. Apollon forcé d'avouer que la lumiere de son grand œil céde à celle du flambeau d'un enfant, y regrettoit de n'avoir pas auprès de soi sa rebelle Daphné, qui ne s'étant jamais voulu rendre aux loix de l'Amour, n'avoit point de place parmi ses Vaincues; mais celle qui le fit pere du jeune Phaëton, lui tenoit compagnie. Et là même le beau Cyparisse, affligé de voir sa biche traversée d'une fléche, abandonnoit si lâchement sa vie à son deuil, qu'il faisoit naître dans le cœur du Soleil un désir de mourir. Phedre y portoit peinte sur son visage la passion qu'elle eut pour Hippolyte. Eurydice, blessée au pied par un serpent, étoit suivie de son Orphée qui la pleuroit. Les Faunes &

les Satyres avoient en main de petits Tableaux, en l'un desquels Leucothée, pour l'amour, condamnée à mort par son pere, sortoit du tombeau où elle avoit été enterrée avant que de mourir, pour revivre sous l'écorce d'un arbre; comme faisoit en un autre la jalouse Clytie, sous la feuille dorée du souci. Narcisse amoureux de soi-même, se miroit dans le crystal d'une fontaine, & y cherchoit en vain ses amours, pendant qu'une Nymphe éprise de lui, se consumoit en regrets, & ne lui restant que la voix, elle devenoit invisible. Le Meurier, qui rougit du sang de Pyrame & de Thysbé, couvroit les corps morts de ces deux infortunés Amans. La mer que Leandre traversoit à la nage pour aller voir Hero, approchoit tellement du naturel, qu'on eût dit que les flots qui l'engloutissoient, étoient les mêmes vagues où il fut enseveli. Celles de la mer Egée, qui furent sourdes aux vœux d'Alcyone, n'y furent pas moins bien representées. Et afin que le pouvoir de Venus parût assisté de l'épée des plus vaillans, Mars la suivoit, comme victorieuse de son cœur, Thesée avec Ariadne, Hercule avec Omphale, Persée avec Andromede, & une infinité d'autres y étoient assemblés, pour reconnoître leur valeur esclave des attraits de cette Déesse.

L'art

L'art d'Arachné n'avoit oublié en la tissure des habits, ni la qualité des personnes, ni les modes du Pays d'un chacun. La robe étoit un chef-d'œuvre donné pour trophée à Venus ; car on n'y voyoit que ses victoires. Elle ne desira pas néanmoins en faire montre devant le Juge de ses beautés. Après l'avoir dépouillée, elle en prit une de crêpe si délié, qu'au moindre souffle des Zéphirs, le crêpe, joint au marbre poli de son corps, faisoit voir comme à nud, mille douces merveilles. Afin de donner plus d'éclat à ses beautés, elle voulut que ses ornemens semblassent plus négligés, qu'affectés : aussi n'étoit-ce pas sur son habit qu'elle fondoit l'esperance de sa victoire, si ce n'est en sa ceinture, ceinture fatale, qui pleine d'un secret bonheur, cache dans ses replis les délicatesses, les mignardises, les agréables feintes, & les douces tromperies qui forcent à aimer. Mais pendant que les Graces frisoient ses cheveux, qu'elles les serroient d'une tresse d'or, & qu'elles y attachoient avec quelques pierreries, une branche de Myrthe, elle rechercha le secours des folâtres Amours, qui jouent autour d'elle, & leur dit :

» Petits Mignons, chers enfans d'une » mere que vous avez toûjours uniquement » aimée, redoublez maintenant vos car-

» resses,

» resses, & embrassez cette beauté dont le
» mérite va être balancé par un Berger,
» avec celui de deux grandes Déesses. Je ne
» puis être sans appréhension de l'évene-
» ment de l'Arrêt, lorsque je me repre-
» sente la faveur de deux si puissantes Par-
» ties. L'une dispose des tresors & des scep-
« tres de la Terre; elle tient que les Prin-
» ces qui commandent au monde, sont tous
» Sujets de son Empire. L'autre se rend
» épouvantable par les armes, & dit que
» les plus braves au sanglant métier de la
» guerre, lui doivent tous hommage. Que
» ne peut point l'or & l'esperance ambi-
» tieuse d'une Couronne, ou la force des
» armes, sur le foible cœur d'un Berger? Je
» n'ai point d'armes en main; je n'ai point
» de Rois pour vassaux; & l'avare Démon
» qui préside aux richesses, ne me recon-
» noît point pour maîtresse. Néanmoins
» que dois-je craindre, si, fidéles enfans,
» vous combattez pour la gloire de votre
» mere? Vous êtes seuls mes armes, les
» Rois vassaux de mon pouvoir, & les tré-
» sors que je possede; vos flambeaux, vos
» arcs, & vos traits me rendront invinci-
» ble. «

Le courage que la voix du Prince prêt à combattre donne à ses Sujets, lorsque les animant au gain de la victoire, pour flat-

ter

ter leur generosité, il leur dit que sa vie, son honneur & son sceptre attachés à leur fidelité, n'est pas tant en son pouvoir, qu'en leurs mains & à la pointe de leurs épées; ce même courage semble, en ce moment, avoir été inspiré à ces jeunes soldats de Venus. Ils relevent les esperances penchantes de leur mere; & pour les fortifier, l'un rallume son flambeau presque éteint, l'autre donne à son arc une corde nouvelle, & d'autres aiguisent leurs fléches, dont ils se promettent de faire bréche au cœur de Pàris, fût-il plus dur que les rochers qui lui servent de retraite.

Mercure cependant avoit pris son chapeau & ses talonnieres aîlées; déja il avoit en main le symbole de sa prudence, en deux serpens autour d'une baguette qui lui sert de sceptre, lorsque voyant les Déesses parées, Junon dans un char tirée par ces oiseaux à la queue desquels elle attacha autrefois les yeux du gardien d'Io, Venus prête d'être enlevée par deux cignes & deux colombes, & Minerve, comme lui, armée de plumes aux talons, il s'éleva le premier en l'air pour les guider, & elles suivirent son vol, pour se rendre avec lui sur les terres sujettes au vieil Priam. Ils sortirent en peu de tems hors de la Thessalie, ils traverserent les Royaumes de Macedoi-

ne

ne & de Thrace, passerent au-dessus de la mer qui retient le nom de la sœur de Phrixe, virent en passant Rhodes, que le Soleil éclaire d'une œillade plus favorable qu'il ne fait le reste du monde, puis la Candie avec les autres Cyclades, & se reconnurent enfin dans l'air de la Phrygie, où laissant Troye à main gauche, ils descendirent en la vallée qui est au pied du Mont Ida.

Où êtes-vous cependant, belle Nymphe, qui ne cherissez la douceur de la vie, que pour faire vivre en votre cœur les douces affections de votre cher Pâris? Enone, que faites-vous? Ne vous appercevez-vous point de l'arrivée de cette troupe fatale à vos délices? Les yeux de votre amour n'ont-ils point de prévoyance, à l'abord des malheurs ausquels vous devez être un jour si sensible? Le Marinier prévoit de loin l'orage, ne voyez-vous point la tempête qui va faire faire naufrage à votre amour & à tous vos contentemens? Non, vous ne la voyez pas, & votre ame, sans crainte de l'affliction qui talonne vos plaisirs pour leur donner la mort, s'entretient en quelque endroit de la Forêt des perfections de votre Berger, qui ne sera plus à vous, puisque l'inconstance est prête de vous le ravir.

Le dos courbé d'une roche cavée servoit alors à Pâris & de siége & d'appui, d'où à son aise il voyoit paître ses troupeaux ; & là, pour chasser l'ennui de la solitude, mesurant sa voix aux tons de sa flûte, il invitoit Echo à répeter l'air champêtre qu'il lui disoit. Mercure cependant & les Déesses, parurent devant lui ; & la vuë de cette Troupe inconnuë l'ayant rempli d'étonnement, lui avoit dérobé la voix, lorsque l'Ambassadeur de Jupiter s'avança pour lui dire :

» Chassez la crainte qui semble vous saisir, heureux Berger que le Ciel favorise ; » je suis le Messager & le fils de ce grand » Roi, dont la main irritée lance ici-bas le » feu des tonnerres ; l'une de ces trois Divinités qui me suivent, est sa femme, & » les deux autres sont ses filles. C'est la » Reine Junon, la sage Minerve, & la » charmante Venus, que la jalousie a mis » en querelle pour la victoire de leurs beautés. Votre renommée veut que leurs merites soient balancés au poids de votre » jugement : c'est elle qui a porté Jupiter » à faire élection de votre integrité & de » vos yeux, que l'Amour a rendus capables de juger des graces des Belles. Les » Dieux partagés en leurs opinions, soumettent leurs affections à votre Arrêt, &

» ils ont commandé à leurs passions d'igno-
» rer ce qu'il y a de plus beau dans le Ciel,
» pour l'apprendre de la bouche de Pâris :
» & c'est d'elle-même que ces Déesses dé-
» sirent être assurées du rang que leurs
» beautés doivent s'y promettre. Conten-
» tez-donc leur désir, aimable Berger : la
» pomme que je vous presente est le riche
» prix de la victoire qu'elles esperent ; re-
» cevez-la, pour en disposer en faveur de
» celle qui mérite de l'emporter sur les au-
» tres. «

La joie soudaine qui est produite par un bonheur qui est au-dessus de notre ambition, nous satisfait moins d'abord qu'elle nous étonne. Celle de Pâris l'éblouit, l'excès le transporte, & le ravissement lui ôte pour quelque tems l'usage de la parole ; & ensuite il lui permet de dire :

» C'est trop obliger ma simplicité, qui
» voyant deux vaches ou deux genisses,
» pourroit bien peut-être faire choix de la
» plus belle & de la plus utile. Pardonnez-
» moi, divin Ambassadeur, les yeux d'un
» homme ne sont pas dignes arbitres d'une
» si grande difficulté, & moins ceux d'un
» Berger animé d'un esprit grossier, qui
» n'a jamais respiré dans l'air de la Cour,
» ni approché des Villes où les plus rudes
» se polissent. Hé ! quelle difference mon
» igno-

» ignorance peut-elle remarquer entre les
» traits de leurs visages, qui ne me sem-
» blent pas moins beaux l'un que l'autre ?
» La valeur de trois roses vermeilles, épa-
» nouies au lever d'un même Soleil, que le
» curieux soin de quelque Bergere auroit
» choisies toutes semblables, ne pourroit
» pas être jugée plus égale. Vous me char-
» gez d'un jugement aussi difficile que dan-
» gereux. Quelle temerité seroit-ce à Pâ-
» ris de s'exposer à la haine infaillible d'un
» arrêt que les Dieux mêmes ont redouté
» de rendre ? «

C'est ainsi que sa timidité s'excusoit, lorsque Mercure, pour le faire résoudre, lui remontra que les Dieux divisés en leurs affections, n'avoient pu être Juges ; le flatta de l'honneur que les Déesses lui rendoient, & de celui que la Renommée lui promettoit à l'avenir : puis il le pressa du souverain commandement de Jupiter, qui ne peut recevoir d'excuses.

Enfin Pâris vaincu par le devoir, rendit à l'obéïssance ce qu'il n'avoit pu accorder à la vanité ; & s'appuyant déja d'un pied sur sa houlette, il avoit fait entrer son ame au conseil avec sa vue, quand Junon s'avança la premiere.

Les yeux de cette Déesse étoient desarmés des superbes dédains, qui sont les traits

ordinaires de l'arc de ses sourcils : la bienséance avoit forcé son cœur d'envoyer à son front plus de douceur que son humeur ne porte ; & afin que ses beautés parussent plus aimables, elle ne leur avoit laissé d'austerité, qu'autant qu'il lui étoit nécessaire d'en reserver pour la gravité qui devoit accompagner le sceptre qu'elle avoit en main. Il n'eut pas été bien aisé de remarquer si sa façon obéissoit plus au mouvement des graces, qu'à celui de sa majesté ; car elles éclatoient également en elle, lorsqu'elle dit à son Juge :

» Pâris, si ma beauté, qui me donna la » Couronne du Ciel, & me fit place au lit » du Souverain des Dieux, n'avoit été de» puis long-tems jugée aussi-bien sans éga» le, comme elle est sans reproche, la va» nité de celles qui m'en disputent le lau» rier seroit plus tolerable ; & votre juge» ment combattu par la crainte de rendre » une Sentence (autorisée seulement des » yeux d'un Berger), se pourroit figurer » quelques difficultés dans mes préten» tions. Mais puisque les effets ont déja » décidé en ma faveur, ce que la justice » désire que votre bouche prononce, il ne » doit vous rester, ni doute qui empêche » votre integrité de se résoudre, ni appré» hension de mettre votre innocence en

» butte

» butte à la haine de deux Déesses, qui re-
» connoîtront enfin, je m'assure, que la
» présomption les a mal conseillées. Jamais
» autre part elles n'ont marché de pair avec
» moi, pourquoi s'offenseroient-elles de
» me ceder ici? Quand Jupiter me choisit
» pour compagne, il jugea ma beauté au-
» tant élevée au-dessus du mérite de toutes
» les autres beautés, que son pouvoir l'em-
» porte sur toutes les Puissances du monde.
» Son élection fut un arrêt à mon avanta-
» ge, dont l'execution vous a été reservée.
» Dès-lors cette pomme, que je dois main-
» tenant recevoir de votre main, me fut
» acquise, & il vous est impossible de me
» la refuser, sans accuser d'aveuglement le
» Monarque de l'Univers, & sans con-
» damner son mariage. Vos yeux pour-
» roient-ils démentir les siens; & votre
» cœur, en me négligeant, pourroit-il blâ-
» mer les délices du sien? Non, Pâris. Mais
» peut-être que la vengeance de mes riva-
» les vous est, sans sujet, encore redouta-
» ble; ou que vos esperances font attendre
» à votre désir quelques plus grandes fa-
» veurs d'elles que de moi. J'offenserois
» le beau renom de votre integrité, si je le
» soupçonnois, & mes soupçons procé-
» dant de faute de connoître ce que je suis,
» m'offenseroient moi-même. Hé! de qui

» est-ce que Junon doit redouter la puissan-
» ce ; ou de qui est-ce que Pàris, en obli-
» geant Junon, doit appréhender l'indi-
» gnation : ou de quelles faveurs son espe-
» rance peut-elle être charmée, pour des-
» obliger la femme du grand Jupiter ? Les
» Dieux ont accompagné les beautés de
» votre corps d'une ame trop genereuse,
» pour se laisser aller à ces lâches conten-
» temens qui se recueillent dans les pâles
» & languissans exercices de Minerve ; ou
» au vermeil empoisonné de ces roses que
» Venus produit parmi tant d'épines. Le
» Destin vous a fait naître dans un Palais
» Royal, il doit à votre naissance un pou-
» voir souverain, non sur des Troupeaux
» de moutons ou de chevres, mais sur plu-
» sieurs Peuples soumis à la loi de vos vo-
» lontés. C'est-là qu'un glorieux désir doit
» vous porter, si vous voulez vous élever
» au-dessus de la simple condition d'hom-
» me, & mériter quelque part aux honneurs
» qui sont dûs aux Immortels. Faites-donc
» que vos vœux aspirent à la grandeur
» d'un sceptre ; ce sont ces vœux pleins de
» gloire que Junon favorise, & que sa
» bienveillance peut rendre satisfaits. Tous
» les sceptres du monde ne relevent pas seu-
» lement du mien ; ils sont de mon domai-
» ne, & les mains qui les portent les tien-
» nent

» nent de la mienne. Il n'y a rien de riche
» sur la terre ou dans ses veines, dont mes
» liberalités ne disposent. Avec les Cou-
» ronnes, je donne les trésors qui en sont
» les colonnes, le Fort dans lequel elles se
» conservent, & les furieuses machines qui,
» pour en conquerir d'autres, doivent ac-
» compagner les armes de mon fils le Dieu
» de la Guerre. Ma faveur le fera toûjours
» marcher à la tête de mes armées; espé-
» rez en son épée, & non pas au casque,
» à la lance, ou au bouclier dont la foibles-
» se de Minerve se couvre. La vanité de
» cette Déesse ne s'en sert que pour se pa-
» rer: n'attendez-point de secours du vain
» ornement d'une fille. Mais si vous réglez
» vos souhaits sur la noblesse de votre sang;
» & si votre cœur est échauffé de l'amour
» d'un Royaume, reconnoissant ma beauté
» sans seconde en puissance, prononcez
» courageusement qu'elle n'a point de pa-
» reille. Si vous le faites, ce sera, sans
» combattre, vous acquerir au seul prix
» d'une pomme, l'Empire de toute l'A-
» sie. »

Junon n'eut pas fini sa harangue, que Minerve se présenta avec un visage où l'on pouvoit découvrir tous les traits d'une mâle & courageuse beauté. C'étoit le visage ou d'Achille, lorsqu'il vivoit revêtu de l'ha-

bit d'une fille, chez le Roi Licomede ; ou tel que parut celui de la belle Iphis, à la sortie du Temple de cette favorable Déesse, qui vaincuë par ses prieres, lui donna la vigueur du sexe le plus fort, que la nature lui avoit refusé. Son casque ombragé des plumes d'un hibou, étoit ceint d'une branche d'olivier, & son estomach armé d'un plastron, sur lequel la frayeur se voyoit attachée avec l'horreur & les serpens de la monstrueuse Meduse ; un écu de crystal chargeoit son bras gauche, & une longue pique appuyoit sa main droite. Elle adoucit autant qu'elle put, le regard furieux de son œil guerrier, & elle voulut que la modestie assistât sa langue sçavante, pour dire à ce jeune Berger :

» Le Ciel nous étoit suspect, & nous » dédaignions la Terre. Il n'y avoit ici-bas » ni là-haut personne, que nos soupçons ne » rendissent justement recusables, ou nos » mépris indigne de nous voir comme Ju- » ge. Pâris seul s'est trouvé mériter une » gloire qui donne de la jalousie aux Dieux, » & au reste des hommes. Il est vrai, équi- » table Berger, mon cœur n'eût jamais » consenti de m'offrir à l'injuste Sentence des passions d'un autre homme ; votre » merite seul étoit digne de l'attirer, & » votre intégrité de me rendre contente.

» Quel

» Quel plus favorable arbitre la vertu pou-
» voit-elle souhaiter, que celui dont le na-
» turel ne semble être formé que pour la
» vertu même ? C'est elle qui vous parle,
» c'est elle qui plaide par ma bouche, &
» qui s'oppose aux injustes prétentions de
» l'ambition & de la volupté mes enne-
» mies, que le masque emprunté des noms
» de Junon & de Venus vous déguise. C'est
» des pures beautés de la vertu que vous
» devez prononcer : les traits de mon vi-
» sage sont les siens, & tous les attraits
» dont je suis ornée, sont ceux dont elle
» charmeroit le monde, si elle paroissoit
» visiblement aux autres comme à vous.
» Reconnoissez-là, Pâris, & ne permettez
» pas aux flatteuses apparences de tirer de
» votre bouche un Jugement aveugle con-
» tre ses veritables & seules durables beau-
» tés. Il s'agit plus ici de votre contente-
» ment, que de l'interêt de Minerve. Vo-
» tre arrêt témoin de votre affection sera
» le gage des heureuses ou des tristes avan-
» tures que la Fortune réserve à votre élec-
» tion. Que de regrets rempliroient mon
» cœur de pitié, si vos yeux enchantés des
» charmes trompeurs de Venus vous lais-
» soient goûter le poison des fruits mortels
» qui se forment des fleurs d'une vie déli-
» cieuse ! Que ce me seroit une sensible
» dou-

„ leur, si je voyois cette monstrueuse Si-
„ rene attirer votre jeunesse au naufrage!
„ Ne l'écoutez point ; sa voix est celle de
„ l'Hyene, qui ne vous appelle que pour
„ vous dévorer. Venus fille de l'écume de
„ la mer, est elle-même une mer périlleu-
„ se, qui a ses vagues, ses vents, ses tem-
„ pêtes & ses écueils, mais qui n'a point de
„ havres que les gouffres d'ennuis où elle
„ abîme les cœurs, sans jamais les porter
„ au rivage. Fuyez ses orages, & suivez
„ plutôt la vaine grandeur des promesses
„ dont l'ambitieuse Junon flatte vos espe-
„ rances. Toutefois quels avantages vous
„ promet-elle, que vous n'ayez point reçu
„ de la nature ? Les sceptres vous furent
„ acquis dès le jour qui éclaira votre nais-
„ sance ; les couronnes sont jointes à vo-
„ tre sang, il n'est point nécessaire que vous
„ lui en soyez obligé ; mais recherchez en
„ moi la vertu, qui seule peut vous met-
„ tre entre les mains les biens qui vous
„ sont dûs par la nature, & qui seule peut
„ vous les conserver. Les Empires sont des
„ labyrinthes où les plus courageux se per-
„ dent, s'ils ne sont doués de prudence,
„ qui est l'unique fleau des monstres qui
„ s'y rencontrent. Je suis l'Ariadne, à qui
„ vous devez donner de l'amour pour vous
„ conduire à la victoire. Je vous appren-
„ drai

„ drai le bel art qui range les Sujets sous
„ les loix de l'obéïssance ; celui de planter
„ l'olivier au milieu de vos Peuples, pour
„ les faire vivre en repos ; & encore celui
„ d'arracher les lauriers de la main de vos
„ ennemis, pour triompher dans la guerre.
„ La lance que je porte, est la marque du
„ pouvoir que j'en ai. Non, ce n'est point
„ la vanité qui me la donne pour orne-
„ ment, c'est l'instrument glorieux de mon
„ courage mâle. L'épée de Mars releve du
„ hazard : quand elle seroit toute acquise à
„ Junon, elle ne pourroit vous assurer du
„ succès qu'elle donne. Elle vous trompe,
„ & les richesses mêmes qu'elle vous offre,
„ sont des liberalités que l'on ne tient que
„ par emprunt de la Fortune, qui les reti-
„ re quand bon lui semble. Mes faveurs
„ sont bien plus avantageuses : la victoire
„ obéït à ma prudence ; je lui coupe les aî-
„ les quand je veux, pour l'empêcher de
„ voler au Camp ennemi ; & pour arrêter
„ les legeretés de la Fortune ma vassale,
„ je sçai mettre un clou à sa roue. Autre
„ que moi ne peut rien prétendre aux dons
„ que je fais : ils ne sont pas seulement
„ sans peril ; ils font jouir de tout le sou-
„ verain bonheur dont la Terre est capa-
„ ble : la jalousie du tems ne les dérobe
„ point, & la Fortune avouë qu'ils ne sont
„ point

„ point ſujets aux revers de ſon inconſtan-
„ ce. Sans eux vos proſperités demeure-
„ ront ſans éclat ; ſi vous les acquerez, ils
„ banniront les accidens contraires à vos
„ contentemens, ils vous garantiront de la
„ crainte du feu, même des foudres de Ju-
„ piter ; ils vous éleveront au Ciel ; & ſur-
„ vivans à votre tombeau, ils couronne-
„ ront votre mémoire d'une gloire qui ne
„ mourra jamais. Ces riches preſens ſont
„ les vertus & les ſciences ; ce ſont-là mes
„ beautés, Pâris : Vous êtes heureux, &
„ la pomme eſt à moi, ſi vos yeux voyent
„ aſſez clair pour les bien reconnoître. "

Un grand chêne ébranlé des coups que la coignée du Bucheron lui a donnés, & battu du different ſouffle de deux vents contraires, qui le menacent en même-tems de le faire cheoir d'un côté, puis de le jetter de l'autre, ſeroit un portrait naïf de l'état auquel ſe trouva l'eſprit de Pâris, combattu des raiſons, & flatté des promeſſes dont ces deux Déeſſes s'étoient ſervies pour le vaincre. Déja il ne ſçait à quel parti ſe réſoudre, lorſque Venus vient encore augmenter les difficultés qui le travaillent.

La face riante de cette amoureuſe Princeſſe de Cithere, le plaiſir & la joie qui éclairoient l'albâtre & le vermeil de ſon teint,

teint, étoient capables de faire dès-lors conjecturer quelque succès plus heureux pour elle que pour ses compagnes. Elle fait voir ses beautés d'une façon qui paroît bien ne négliger pas entierement l'artifice, mais qui semble aussi cherir davantage la naïveté; & jettant sur son Juge, avec un soûris, une œillade assez puissante pour échauffer les glaces de quelque Hippolite, lui dit:

„ Où est votre ame, beau Berger, où „ sont vos affections? Je les vois, ce me „ semble, en balance avec votre Jugement „ entre la soif mortelle des trésors, & le „ vain désir des sciences. Quoi! vous per- „ suadez-vous donc que cette pomme soit „ un prix affecté à la plus riche, ou à la „ plus sçavante? Non. C'est la passion de „ la Reyne Junon & de la Vierge Miner- „ ve, qui voudroit vous le faire croire. „ Déesses abusées! Elles cherchent la ré- „ compense de ce qui paroît le moins en „ elles; & pour l'obtenir sans la méri- „ ter, leurs promesses essayent de vaincre „ par l'oreille, votre cœur, que leur triste „ visage ne sçauroit gagner par les yeux. „ Leurs discours ne vous font juge que de „ leurs présens; il n'y a que leurs dons qui „ osent disputer la victoire avec moi, par- „ ce que leurs beautés devant la mienne, se

„ recon-

„ reconnoiſſent elles-mêmes trop défec-
„ tueuſes. Commandez à votre vuë de lire
„ ſur ce riche fruit que vous tenez en vo-
„ tre main, l'arrêt dont vous êtes l'inter-
„ préte ; & enſuite conſidérez le marbre
„ poli de mon front ; les douces flammes
„ qui brillent au-deſſous dans le cryſtal de
„ mes yeux ; les roſes de mes jouës, le
„ double corail de mes lévres, qui ſert de
„ rampart à un double rang de perles ; les
„ neiges de mon ſein ſur lequel les Amours
„ jouent avec les graces mes compagnes :
„ vous direz alors, je m'aſſure que cet ar-
„ rêt gravé en or, ne parle que pour Ve-
„ nus. Seriez-vous ſans amour, Pâris le
„ plus aimable des hommes, pour ne re-
„ connoître point les merveilles de mon vi-
„ ſage, où les marques de mon ſouverain
„ pouvoir ſont dépeintes. Ma tête ceinte
„ d'une ſimple branche de Myrte, n'eſt
„ chargée, ni du fer d'un caſque, ni de
„ l'or d'une couronne ; mais les Rois & les
„ Princes qui les portent, viennent ſe proſ-
„ terner au pied de mes autels. J'avouë
„ que je ſuis ignorante dans le ſanglant
„ métier de la guerre ; mais l'épée des plus
„ vaillans, & celle même du Dieu de la
„ valeur ne tranche que pour mon ſervice.
„ Et vous même, êtes-vous né pour le
„ carnage des allarmes ? La douceur de vo-
„ tre

„ tre naturel ne paroît pas être bien d'ac-
„ cord avec le ſang & la cruauté. Mépriſez-
„ donc l'ambition des ſceptres, & cette
„ brutale fureur qui ne ſe plaît que dans
„ les meurtres. Quittez la ſolitude des Fo-
„ rêts, & recherchez le doux entretien
„ d'une femme, qui vous fera goûter des
„ plaiſirs, ſans leſquels les Couronnes ſont
„ importunes, & la vie ennuyeuſe. He-
„ lene, le Soleil de la Gréce, & l'amour
„ d'autant d'hommes qu'il y en a qui l'ont
„ oui nommer, ſera le préſent que vous
„ recevrez de ma faveur. Soyez jaloux de
„ regner, pourvu que ce ſoit avec elle;
„ qu'elle partage avec vous votre puiſſan-
„ ce, & que ſes graces ſoient à votre cœur
„ le plus cher & le plus agréable domaine
„ de votre Empire. Je vous les promets;
„ & cependant je ne ſouhaite pas que les eſ-
„ perances de ma promeſſe ayent dans vo-
„ tre Jugement, plus de pouvoir que la
„ verité. Reconnoiſſez-là ſans paſſion; je
„ ne vous l'ai point déguiſée. C'eſt à faire
„ à celles qui ont beſoin de l'artifice d'une
„ longue harangue, pour couvrir leurs dé-
„ fauts. Ma beauté, aſſez viſible d'elle-
„ même, ne peut rien emprunter des cou-
„ leurs d'un riche diſcours. Il me ſuffit,
„ Pâris, que vous ayiez des yeux, pour en
„ juger. "

On

On ne sçauroit rendre un Jugement assuré de l'excellence des clartés du Soleil, au travers de la noire épaisseur d'un nuage, ni lorsque le corps sombre de la Lune s'oppose à notre vuë, & nous en dérobe la lumiere. Ces trois Soleils, ausquels la richesse des habits fait souffrir une éclipse de la plus grande partie de leurs beautés, ne rendent pas assez d'éclat. Pâris dit, qu'il ne peut ni louer, ni blâmer les merveilles cachées. Il a bien entendu les Déesses, mais il ne les a vuës qu'à demi; il désire les regarder dans toute leur beauté; & comme il veut que son Jugement soit dépouillé de toute passion, il veut aussi que pour être jugées elles soient toutes nues.

La chaste pudeur de Junon y résiste quelque tems, & plus encore la virginité de Minerve. Venus, qui croit y avoir de l'avantage, leur reproche qu'avec raison elles appréhendent l'arrêt, qu'elles ne craindroient point, s'il devoit être de la richesse de leurs vêtemens, & non de la beauté de leurs corps. Elle se fait dépouiller la premiere par les Graces, & ses reproches plus que son exemple, accompagnés du soupçon de quelques défauts cachés, présumés couverts par la robe, forcent enfin les deux autres de faire la même chose.

Ces images vivantes, qui eussent fait rougir

gir de honte le marbre de leurs portraits travaillés de la main de Phidias ou de Praxitele, n'eurent pas mis à nud le parfait admirable de toutes les beautés du monde, visible en trois divers modéles, que les Zephirs qui donnent la fraîcheur aux ombres de la Forêt, demeurerent ravis sans respirer, & n'oserent seulement lâcher leurs plus douces & plus agréables haleines, de peur d'offenser les Déesses. La même crainte de les importuner, retint sans mouvement les feuilles des arbres comme charmées; & l'argent du ruisseau qui arrose la vallée cessa son doux-coulant murmure. Le Soleil qui tourne toujours, arrêta sa course ordinaire, pour se rendre plus attentif à la vuë de ces merveilles; & bien que rien ne soit caché à son grand œil, il regretta de n'en avoir qu'un; & au milieu de son contentement, touché d'une affliction qu'il n'avoit jamais eue, se persuada qu'il avoit trop peu de lumiere pour voir assez. Le Xanthe couronné de roseaux, sortit sans faire bruit, de son humide grotte: les Nymphes des fontaines leverent leurs tresses mouillées hors de leurs sources; & les Nymphes des bois que le sort a changées, fendirent les écorces des arbres qui les couvrent. Les Faunes, les Satyres, & tous ces demi-Dieux qui habitent dans les Fo-

rêts, furent tentés d'un désir pareil à celui qui mit Ixion sur la rouë. Les Troupeaux de Pâris perdirent l'envie de paître ; les oiseaux sur les branches mirent en oubli leurs ramages, & tous les animaux de la montagne, attachés par les yeux à ces divins objets, n'eurent l'ame que dans la vuë. Les pins mêmes, les chênes & les ormeaux, & autant de corps insensibles que la lyre d'Orphée en anima sur les sommets de Rhodope, furent sensibles alors, & semblerent avoir des yeux, comme autrefois ils avoient eu des oreilles pour entendre les accords du mari d'Eurydice.

En cette extase generale de tout ce que la montagne portoit, quel pouvoit être Pâris? Il n'est pas à soi ; ces beautés découvertes lui dérobent l'ame & les yeux, qu'elles semblent donner aux corps qui n'en ont point. L'éclat de tant de clartés l'éblouit ; & plus il se rend curieux de reconnoître le mérite de l'une, puis de l'autre, moins il remarque de difference entr'elles. Son esprit ravi fait que pour trop voir il demeure quelque tems comme aveugle. Il ne peut juger, ne pouvant faire autre chose qu'admirer. Mais enfin au milieu de l'éblouissement le petit Amour lui ouvre les yeux, & les arrête sur sa mere.

Que faites-vous, lâche Berger? Vous n'avez

n'avez point d'yeux pour la vertu, & vous en trouvez bien pour la volupté ! Voulez-vous démentir la renommée de votre intégrité, & aller perdre la raison dans la coupe de Circé ? C'est ainsi que bien souvent nos sens abusés conduisent nos souhaits à notre dommage. C'est une Méduse dont vous êtes épris, qui vous endurcira comme un rocher sous un comble de miseres. Le chemin large que vous prenez est dangereux, il n'est semé de fleurs qu'à l'entrée, le reste est plein de ronces & de chardons, bornés d'horribles précipices. Votre désir vous mene à la gauche, tournez à la main droite, Pâris ; c'est la glorieuse brisée du genereux Hercule. Mais Pâris n'est pas né pour triompher des monstres.

Son cœur se rend aux délices, il ne juge point de beauté pareille à celle de Venus leur nourrice. Il prononce pour elle, & lui-même execute son arrêt en lui donnant la pomme.

Rien ne peut obliger les Dames à l'égal des louanges de leur beauté : en priser le merite, c'est les entretenir dans l'élement où elles vivent plus contentes ; mais aussi rien ne les desoblige comme le mépris qui touche à leurs visages ; ce leur est une piqueure d'ortie, la plus cuisante qu'elles puissent souffrir ; il n'y a point d'huile qui puisse

y mettre reméde. Il n'y a point de repentir qui obtienne le pardon de ces injures, bien qu'en apparence, elles soient plus legeres aux unes qu'aux autres.

Minerve méprisée parut avoir plus de pitié de l'ignorance de Pâris, que de ressentiment de l'offense qu'elle recevoit. La haine secrette qu'elle avoit conçue dans son ame offensée, fut retenue par la modestie, qui l'empêcha de la faire remarquer sur son visage. Mais l'indignation de la superbe femme de Jupiter ne put demeurer cachée. Elle jura dès-lors la ruine de son Juge; elle lui fit entendre toutes les furieuses menaces que sa colere lui inspira; & pour échauffer davantage son cœur à la vengeance, elle fit violence à sa mémoire pour lui représenter toutes les fautes commises contre les Dieux par ceux de la Maison de Priam. La jalousie renouvelle dans son ame le déplaisir de voir tous les jours dans le Ciel le jeune Ganymede auprès de Jupiter. L'infidélité de Laomedon, grand-pere de Pâris, envers Neptune, pour le bâtiment des murailles de Troye, est une perfidie qu'elle considére comme lui ayant été faite, parce qu'elle l'a été à son frere; & que la vanité d'Antigone tante de son Juge, qui voulut s'égaler à elle, lui persuade que c'est une humeur domestique aux Princes d'Ilion, de négliger sa puissance.

Quoi

„ Quoi! Troye mon ennemie, ne t'a
» donc fait naître, dit-elle à Pâris, que
» pour le mépris de Junon? Elle se trom-
» pe : la perfide éprouvera que tu es son
» funeste flambeau : elle reconnoîtra un
» jour à son dommage, que tu es né pour
» la réduire en cendres. Hector mourant
» plus honteux d'être ton frere, que d'avoir
» été vaincu, maudira sa vaillance souil-
» lée de l'alliance de ta lâcheté. Le vieux
» Priam touché d'un repentir inutile, se
» plaindra de ne t'avoir pas étouffé dès le
» berceau; & la rage qui changera ta mere
» Hecube en une chienne, fera moins re-
» tentir les regrets de la perte de ses autres
» enfans, que ceux de t'avoir porté dans
» son sein. Les malheurs de ton Pays te fe-
» ront regretter à toi-même d'avoir vû le
» jour; on te verra d'une bouche impie ac-
» cuser la pieté de celle qui pardonna à
» ton enfance, & plus encore détester l'hon-
» neur d'avoir été mon Juge.

Ainsi Junon toute remplie du dessein de se venger de Pâris, partit avec Minerve, qui peut-être n'avoit pas moins de dépit; mais sa discrétion qui le dissimuloit, lui servoit comme d'un voile pour le tenir secret.

Venus victorieuse se rit de la honte & de la colere de ses Vaincues; puis elle rassure

Pâris

Pâris contre les fureurs de Junon, & elle lui persuade que ce ne sont que de vaines paroles, qui procédent de l'insolence ordinaire de cette orgueilleuse Déesse : elle chasse la crainte qui possede son Juge étonné, & elle fortifie les esperances qu'il a de se voir maître des affections d'Helene. Elle lui promet l'assistance des Graces & de son fils, afin qu'il soit plus favorablement reçu : elle prend la peine de l'instruire de toutes les parties nécessaires pour se rendre aimable ; & la souveraine instruction qu'elle lui donne, est celle qu'étant déja montée sur son char, elle lui recommande encore, en disant : » Aimez, beau Berger, si vous » voulez être aimé : donnez votre cœur sans » fard à Helene, pour obtenir la victoire » du sien. L'amour n'a point de charmes » plus puissans que les véritables témoigna- » ges de l'amour même. «

Cessez, Amans, de ne vous plaindre désormais que de vos yeux, comme des seuls auteurs du martyre que votre passion vous force de souffrir. Le desespoir vous porte bien souvent à les nommer traîtres à votre liberté : ne les condamnez pas seuls d'une trahison, où ils ne manquent point d'autres complices. L'ouie, aussi-bien que la vuë, donne l'entrée à l'Amour pour se saisir du cœur. Pâris le reconnoît ainsi. Les derniere-

res

res paroles de Venus recueillies dans son ame, y font un tel effet, que dès l'heure même il se sent tout en feu. Les flammes de l'Amour devancent la lumiere de ses yeux; il brûle pour Helene, qu'il n'a point vuë, mais il en a entendu parler; il a été surpris par les oreilles, & la renommée est la chaîne qui le tient arrêté.

Les douces esperances de son affection, lui font oublier l'appréhension des vengeances de Junon. Il se flatte de la vanité d'avoir été Juge de trois Déesses, & le souvenir qu'il en a, est le cher nourricier d'une félicité qu'il croit inviolable. C'est un contentement qu'il ne peut taire. Pour le rendre plus grand, il le dit à Enone; il lui fait le discours de la querelle des Divinités qu'il a vues, sans lui faire sçavoir pourtant les promesses qui l'ont obligé de prononcer en faveur de Venus.

Enone, sans avoir oui parler d'Helene; pâlit au rapport du Jugement de son Berger, elle en prévoit quelque triste avanture, & elle veut lui persuader qu'il a moins de sujet de se réjouir, que de craindre. Mais les présages de la Nymphe, ne peuvent détourner le malheur où son destin le porte.

Que les secrets du Ciel sont admirables! Jamais celui sur qui un malheur est prêt à tomber, ne se voit accablé, qu'il n'ait auparavant

paravant résisté aux salutaires conseils qui pouvoient le sauver : son esprit aveuglé recherche toûjours ce qu'il doit fuir, afin que les desastres à venir paroissent de justes supplices aux yeux de tout le monde, & qu'il ne soit point miserable, sans avoir été reconnu coupable. Pâris est sourd aux remontrances d'Enone, que l'amour d'Helene lui rend suspectes. Il a de l'impatience de voir sa ruine avec celle de son Pays. La vie tranquille & sûre qu'il mene dans les bois, lui est odieuse ; il veut se précipiter dans les dangers ; & pour les avancer, il poursuit pour se faire rétablir dans le Palais de Priam.

Après y avoir pris le rang que sa naissance lui donnoit, il travaille au succès du dessein qu'il a sur les beautés de la femme de Menelas. Il n'est plus en Phrygie, ni sur les côteaux du mont Ida, où il faisoit autrefois sa retraite, ni même dans l'enclos des murailles de Troye ; il est en Gréce, & tout entier dans le bonheur qu'il se promet du voyage qu'il veut y faire.

Cette grande montagne, hôtesse de la Nymphe, qui faisoit ses premieres délices, fournit les pins sur lesquels il doit embarquer, son inconstance, pour la conquête d'une autre femme : on les abat, on les coupe, on les scie, on en fait des Vaisseaux

qui

qui l'attendent au Port, pendant qu'il va dire le dernier adieu à ses affections champêtres ; il ne désire pas toutefois qu'Enone croye que ce soit le dernier.

Il se présente à elle avec un visage fardé d'une vaine tristesse ; il couvre le dessein de son voyage du prétexte du bien avantageux à la Couronne de Priam ; il l'autorise du commandement de son pere, bien qu'il ne soit autorisé que des promesses de Venus ; & il jure que dans son cœur il sent un tourment sans pareil, qui naît du combat de l'obéïssance qui le tire d'entre les bras d'Enone, & des forces de son désir, qui le retiennent auprès d'elle ; mille feints soupirs sortent de sa bouche pour servir de témoins, & assurer une parole fausse ; ses yeux même permettent à l'infidélité de mêler des larmes forcées avec les eaux chaudes dont la douleur lave les joues de sa Nymphe. Mais il n'est pas aisé de tromper un cœur plein d'amour, où les soupçons sont toûjours les plus forts.

Enone bien instruite dans l'école de cet enfant, qui voit de fort loin à travers son bandeau tout ce que l'on oppose à ses plaisirs, reçoit un coup mortel à la seule nouvelle de l'éloignement que Pâris médite. La jalousie, sans le sçavoir, lui persuade quelque verité pareille à celle que la bouche de

son mari déguise : elle soupçonne de l'amour caché sous les feintes occasions de passer en Grece, qu'il a supposées pour la tromper : la crainte qu'elle en a lui envoye un glaçon dans le sein, une pâle frayeur sur le visage, & une vive source de larmes dans les yeux. Par trois fois son tourment s'efforce d'animer sa langue ; & trois fois, sans pouvoir parler, il fait couler une mer de pleurs qui lui baignent la face. Elle ne veut point consentir au départ de Pâris ; son cœur y résiste autant qu'il peut, mais sa bouche ne peut en exprimer la résistance. Son affliction enfin lui permet à peine de lâcher ces plaintes, interrompues de sanglots :

„ Quoi, Pâris ! n'est-ce point pour re-
„ noncer à notre alliance, que vous allez
„ vous embarquer sur les eaux ? Voulez-vous
„ abandonner votre fidelité aux vents qui
„ soufflent dans vos voiles ? Quelle Divi-
„ nité ennemie de mes contentemens vous
„ inspire ce voyage, pour se venger de
„ moi ? Quelle offense ai-je commise con-
„ tre vous, mes cheres délices, qui doi-
„ ve ainsi éloigner vos affections de la mien-
„ ne ? Où est le soin que vous aviez ordi-
„ nairement d'Enone ? Où sont vos amours
„ pleines d'impatience ? Pâris peut-il se sé-
„ parer de moi, & vivre sans inquiétudes ?
„ Hélas ! il le peut bien, puisque sa froi-
„ deur

» deur se résout à un si long voyage, &
» que mon absence, qui étoit autrefois la
» mort de son cœur, est maintenant ce qu'il
» souhaite. Encore s'il y avoit de l'assuran-
» ce au chemin que vous tenez, je n'aurois
» point à me plaindre après votre départ,
» de vous avoir perdu pour un tems, & je
» ne craindrois point le danger qui peut
» faire qu'Enone vous perdra pour toû-
» jours. Mais les périls de la mer m'épou-
» ventent, ils redoubleront le mal de mon
» affliction, & ils donneront pour com-
» pagnie à mon deuil, une crainte conti-
» nuelle. Ne voyez-vous pas quelles mon-
» tagnes d'eaux le vent éleve quelquefois
» & qu'aussi-tôt elle les abîme dans des
» gouffres horribles ? Quoique Neptune,
» d'une face tranquille, vous invite, ce
» semble, à voguer sur des plaines égales,
» faites réflexion que la furie des Aquilons
» en un instant le fait bien changer de vi-
» sage. J'appréhende pour vous le malheur
» d'un naufrage ; & il faudroit que votre
» ame eût conçu contre moi quelque hai-
» ne mortelle, si pour me laisser Veuve,
» vous n'appréhendiez point de vous offrir
» à la mort au milieu de tant de hazards.
» Demeurez, Pâris ; & si vous dédaignez
» de favoriser mon amour, permettez au

» moins que je doive à la crainte du nau-
» frage une faveur, qui me seroit plus che-
» re si je vous la devois. Ou si la peur, non
» plus que mes prieres, ne peut vaincre
» votre opiniâtre désir de voir la Gréce,
» faites que sans vous laisser, je coure la
» même Fortune que les vents vous feront
» courir; qu'un même Vaisseau nous porte
» tous deux; que vous ne souffriez rien
» qu'Enone ne souffre aussi; que les mê-
» mes flots nous fassent blêmir; & que
» d'un même courage notre patience sur-
» monte les incommodités de la mer, que
» nous traverserons ensemble.

Ces tristes paroles de la défiance & du juste regret d'Enone, capables de graver la pitié sur la dure froideur du marbre, ne toucherent point le cœur de Pâris. Le ressentiment qu'il en eut, fut celui que l'artifice lui donna pour tâcher de la consoler. Il n'oublia, ni le masque trompeur d'une affliction peinte sur le visage, ni le serment que les traîtres font pour le violer, ni les promesses dont la perfidie se sert pour abuser les ames sinceres.

Il ne pourroit, dit-il, sans mourir d'appréhension, voir la Nymphe s'exposer aux dangers dont la mer est féconde. Il la conjure d'attendre en repos son retour: & pour

l'as-

l'assurer de sa foi, il jure que plûtôt l'ombre legere de son ame s'envolera au lieu de sa naissance, que devenu mari infidéle, il voye dans son lit une autre femme qu'Enone. Il la baise, il l'embrasse; mais ses lâches baisers & ses perfides embrassemens, ressemblent aux attouchemens de la main meurtriere qui fait ouvrir la playe, & couler le sang d'un corps mort.

Enone, comme morte des coups qu'elle a reçus, apprenant la nouvelle du départ de Pâris, ne répond ni des bras, ni de la bouche à ses fausses caresses; mais la blessure de son cœur qui s'ouvre, envoye à ses yeux un torrent de larmes de sang. Elle ne parle point à l'infidélité qu'elle s'imagine déja formée dans l'ame de celui qui la quitte: sa douleur est trop grande pour lui permettre seulement de dire un adieu. Elle le voit partir, & elle tombe pâmée à la renverse, fort proche de tomber entre les bras du desespoir, sans le secours des autres Nymphes de la même Forêt, qui prêtent la main à sa foiblesse pour la relever; & pour soulager ses douleurs d'un discours favorable à son amour, elles lui font espérer le retour de son Berger.

Ces foibles esperances rétablies dans le cœur d'Enone, ne charment pas tant son affliction, comme l'excès du mal lui en dé-

robe le reſſentiment. Elle eſt comme un malade, qui pour avoir trop de douleurs dans la plus grande ardeur de la fiévre, eſt moins ſenſible à la douleur. Le fardeau des déplaiſirs qu'elle ſouffre, eſt trop peſant pour en reſſentir la peſanteur : il n'y a que la violence de ſes travaux qui la rende moins travaillée. Elle ſouffre pourtant, & ſon tourment lui fait dire en elle-même :

» Cruel Pâris ! à quel martyre eſt-ce que » ton abſence deſtine ton Enone ? Cruel » amour, pourquoi veux-tu que je ſois en- » core brulée, puiſque le Ciel a éloigné de » moi la flamme qui m'éclaire ? Cruel deſ- » tin, pourquoi as-tu fait éloigner Pâris, » puiſque les feux de ſon amour me conſu- » ment encore ? Cruelle Enone, pourquoi » cheris-tu le poiſon qui doit faire gliſſer la » mort dans tes veines ? Cruel Pâris, cruel » amour, cruel deſtin ; mais plus cruelle à » toi-même, Enone, qui nourris en ton » ſein le ſerpent qui te tuë ! Hélas ! mal- » heureuſe, tu abuſes bien de l'amour, de » ne vouloir aimer que celui qui te fuit. Ta » fidélité eſt un monſtre d'erreur, que tu » embraſſes ſous l'apparence d'une vertu : » dois-tu la conſerver pour le traître qui » t'abandonne. «

Son affection plus puiſſante que ſon dépit, l'arrêta-là quelque tems ſans parler, touchée

touchée du repentir d'avoir, ce lui sembloit, offensé son mari. Puis elle se reprit ainsi : Hé! quoi se pourroit-il bien faire que Pâris me fût traître ?

C'est un scrupule à son amour, de le dire : c'est une injure qu'elle ne peut encore se résoudre de lui reprocher ; car elle en doute, & elle ne veut pas tenir pour une vérité ce que la jalousie assure à ses soupçons. Encore qu'elle se défie que ce voyage doive lui être triste & infortuné, néanmoins elle le souhaite heureux à Pâris ; elle invoque Thetis & les vertes Nymphes des eaux, afin qu'elles le ramenent bien-tôt au port de Troye : mais si elle a de la pieté en sa considération, elle n'est pas moins curieuse de s'informer quel dessein l'a porté en Gréce. Sa curiosité la fait veiller à son malheur, & rechercher ce qu'elle craint d'apprendre.

La Lune avoit déja montré deux fois les pointes argentées de son croissant, & elle les avoit remplies autant de fois, pour renfermer sa face dans un cercle parfait, depuis le jour fatal aux délices d'Enone, marqué des ennuis de l'éloignement de son mari, & des premieres larmes de son veuvage, lorqu'elle apprit que la beauté de la femme de Menelas étoit l'ourse qui avoit guidé le Vaisseau de Pâris, pour le faire

aborder aux rivages de Sparte.

Elle sçut qu'une Reine Grecque, maîtresse de son cœur, possédoit ses affections; & afin de la rendre plus assurée de l'entreprise de Pâris, on lui fit même rapport de ce que Cassandre en prédisoit. Alors une froide humeur la saisit, avec un tremblement qui fit voir en elle combien le ressentiment du mal présent est plus grand que celui de la crainte qu'il n'arrive. Ses regrets mêlerent la rage parmi sa douleur, & la firent parler, quoiqu'il semblât que leur violence devoit la forcer à se taire.

» Ingrat Pâris, s'écrie-t-elle, où est la » foi qui t'obligeoit de vieillir avec moi? » Où êtes-vous, ô Dieux? Puissances ven- » geresses de l'infidélité, demeurez-vous oi- » sives? O Ciel! tu sçais l'injure qu'Enone » reçoit, & Pâris n'éprouve point la juste » rigueur de tes foudres? Terre, si tu le » portes, comment ne t'ouvres-tu point » pour l'engloutir, & son adultere Helene » avec lui? O mer! s'il a déja fait voile » pour son retour, que ne l'ensevelis-tu » dans tes ondes? Mais je croi que tes » vents & tes vagues favorisent son incons- » tance. »

La bouche d'Enone accorda quelques paroles semblables à sa colere; puis ses yeux ouvrirent la bonde d'un grand ruis-

seau

ſeau de pleurs, humides témoins du feu de ſon amour, auſſi-bien que de ſon martyre. Ses mains frapperent mille fois ſon ſein, elle déchira ſes habits, elle arracha l'or de ſes cheveux; & comme furieuſe, d'un ongle envenimé contre cette beauté que Pâris avoit tant chérie, tirant du ſang de ſon viſage, elle en fit rougir les eaux dont il étoit mouillé.

Les grands rochers du mont Ida firent retentir ſes cris bien loin de-là, en les redisant après elle, que la foibleſſe avoit aſſiſe ſur leurs côtes; où, d'une voix un peu plus adoucie, elle continua de ſe plaindre ainſi à Pâris, qui ne pouvoit plus ni l'entendre, ni la ſecourir:

Perfide, de quel crime ſuis-je ſouillée; » qui te diſpenſe de m'avoir encore pour » femme? On doit porter patiemment le » mal qu'on a mérité; mais rien n'eſt plus » fâcheux que d'être puni ſans avoir fail- » li. Pâris peut-il abandonner celle qui, » étant Nymphe & fille d'un grand Fleu- » ve, ne dédaigna point de l'aimer au tems » qu'il n'étoit que ſimple Berger? Encore » qu'aujourd'hui tu ſois Prince de Troye, » & reconnu pour l'un des fils de Priam, » penſes que tu ne l'étois pas lorſque mon » amour me fit tellement oublier ma qua- » lité de Nymphe, qu'en ta conſidération

» je

» je perdis la honte d'épouser un valet. Je
» suis allée plusieurs fois te voir au milieu
» des Troupeaux que tu gardois, & j'ai
» bien daigné reposer plusieurs fois avec
» toi sur l'herbe. Je t'ai montré les endroits
» de cette Forêt les plus propres pour la
» chasse; je t'ai conduit pour découvrir les
» grottes où les bêtes nourrissoient leurs
» petits; j'ai pris la peine de mener tes
» chiens dans l'épaisseur de ce bois qui cou-
» vre les sommets de la montagne: Et tant
» de courtoisies n'ont produit que de l'in-
» gratitude! Tu te méconnois dans le chan-
» gement de ta fortune; & peut-être que
» tu oses bien dire maintenant, que jamais
» tu n'eus d'amour pour Enone. Toutefois
» tu ne sçaurois le dire que ces arbres ne te
» démentent; car ils témoignent presque
» tous le respect que tu m'as porté. Plu-
» sieurs d'entr'eux font voir en leur écorce
» mon nom gravé de ta main. On lit le
» nom d'Enone taillé de la pointe de ton
» coûteau sur divers arbres, où ce même
» nom croît à mesure que leur tronc se
» nourrit. Croissez toûjours, & vous ren-
» dez immortel, Arbres heureux, afin de
» rendre ma mémoire immortelle. Mais,
» entre les autres, il y a un Peuplier plan-
» té sur la rive du fleuve, où l'on voit nos
» deux noms ensemble. Ah! faut-il que
» nos

» nos corps soient séparés, & que la seule
» alliance des noms demeure ? Meurs, fi-
» déle Peuplier, afin qu'elle se perde. Mais
» non, conserve-toi pour convaincre Pâ-
» ris. Tu fus témoin de ses premieres flam-
» mes ; tu le seras de sa perfidie, autant
» de fois qu'on lira ces Vers sur ton écorce
» raboteuse :

Au tems que Pâris infidelle
Sans Enone respirera,
Le Xanthe à soi-même rebelle
Vers sa source retournera.

» Hélas ! Pâris les a écrits, & sa bouche
» parjure les a mille fois prononcés. Re-
» broussés-donc ton flux, ô Fleuve trop
» constant en ta course ; fais remonter tes
» eaux vers ta source, car Pâris vit, & il
» vit sans Enone. Mais il ne vit pas seule-
» ment sans elle, il vit même avec une au-
» tre, qu'il est allé rechercher au-delà de
» ces longues plaines de mer que son in-
» constance a passées. Traître, pourquoi
» pleurois-tu en me quittant, puisque déja
» tu brulois du désir d'une nouvelle fem-
» me ? Il est vrai, ne sois point honteux de
» l'avouer, je te vis pleurer, & tes yeux
» mouillés se joignans aux miens presque
» fondus en larmes, ne firent qu'un seul
» ruisseau

» ruisseau de nos pleurs. La vigne ne serre
» pas si étroitement le tronc des ormeaux
» ausquels on la marie, comme tes bras
» me pressèrent en m'embrassant. Alors je
» me laissai persuader à tes larmes infidel-
» les, & je voulus bien que mon amour
» surmontât ma défiance, pour me trom-
» per moi-même. Je conjurai Neptune de
» favoriser ton dessein, je l'importunai de
» mes vœux; & ces vœux pleins de ten-
» dresse ont avancé mon malheur. Mes
» prieres ne furent pas inutiles; mais elles
» furent trop contraires à mon bien, puis-
» qu'elles ont été pour le bien d'une autre,
» & pour mon desespoir. J'ai procuré par
» ma pieté l'avantage de l'adultere Helene,
» qui est cause de mon tourment. Plaise aux
» Dieux qu'elle puisse un jour, étant délais-
» sée, éprouver la rigueur de semblables
» douleurs, & ressentir le mal que son im-
» pudicité m'a fait endurer. Que puisse-
» t-elle un jour, étant abandonnée de Pâ-
» ris, détester sa perfidie, qui m'a trom-
» pée la premiere. Mais quand je fais pour
» elle quelque mauvais souhait, je crains
» pour toi qu'une plus grande infortune
» ne t'arrive; infidele Troyen, qui es allé
» enlever une Princesse Grecque d'entre les
» bras de son mari. Tu as étouffé dans ton
» sein un amour sans pareil & sans repro-
che,

» che, pour y allumer une flamme funeste
» qui ne doit vivre que dans le sang des
» combats, & mourir un jour sous les cen-
» dres de la grandeur de Troye. Ce que
» Cassandre t'en prédisoit devant ton dé-
» part, ne devoit-il pas rompre une entre-
» prise si honteuse? Et ne devois-je pas
» moi-même, si j'eusse été sage, avoir ap-
» pris d'elle le tourment que je souffre,
» pour consulter après, avec prévoyance,
» sur les moyens de l'éviter? Il me sou-
» vient qu'étant agitée de ses divines fu-
» reurs, elle me disoit il y a fort long-
» tems: Que fais-tu, pauvre Enone? Pour-
» quoi perds-tu ton grain sur des sablons?
» C'est sur l'aréne que tu sémes; ton tra-
» vail sera sans profit; jamais tu ne verras
» sortir aucun fruit de ce que tu cultives.
» Une génisse doit venir de Gréce qui sera
» le sac du Pays, la mort de notre Empi-
» re, & le fleau de ton cœur. La voilà déja
» qui arrive, hâte-toi de la repousser. Ah!
» Troyens insensés, qui laissez aborder à
» vos Ports un Vaisseau si détestable, arrê-
» tez-le en pleine mer, & abîmez-le au
» plus profond des eaux avant qu'il pren-
» ne terre: il est chargé du feu qui doit
» embraser votre Ville, & tout rempli du
» sang qui coulera bien-tôt autour de vos
» murailles. C'est ainsi que ta sœur, par
» un

„ un transport d'esprit a plusieurs fois pro-
„ phétisé le désastre de ton Pays & celui de
„ ton Enone. Et toi cependant, ton Pays,
„ ni moi-même, n'avons jamais voulu la
„ croire. Le Destin m'avoit dérobé les yeux
„ de l'ame pour me rendre incrédule, afin
„ que je fusse le triste objet des songes de
„ ta mere. Infortunée que je suis! il falloit
„ que je fusse brûlée de ce flambeau fatal
„ dont Hecube en dormant se persuada d'ê-
„ tre enceinte. Mais qu'est-ce que mon in-
„ discrétion me fait dire? Jamais Hecube
„ ne t'a porté dans ses flancs; Priam n'est
„ point ton pere; tu es engendré d'un
„ écueil, & quelque écume vagabonde t'a
„ conçu au milieu de la fureur des vagues
„ de la mer. Si tu étois de leur sang, tu
„ aurois du respect pour le repos de leur
„ vieillesse; tu ne serois pas allé si loin cher-
„ cher la cause de leurs déplaisirs & de leur
„ mort; l'amour de la terre qui t'a nourri,
„ & celui de ta femme t'auroit retenu ici
„ auprès d'Enone, sans penser à Helene.
„ Heureuse, & trois fois heureuse Andro-
„ maque, d'avoir un Hector pour mari;
„ Hector, dis-je, qui est aussi rempli de
„ fidélité, qu'il l'est de force & de coura-
„ ge: l'exemple de sa constance, Pâris, de-
„ voit te rendre tel en mon endroit, qu'il
„ a toûjours été envers sa chere & fidelle
„ compagne

» compagne. Mais malheureuse que je suis,
» j'ai reconnu, à mon dommage, que tu
» n'étois point son frere, lorsque j'ai éprou-
» vé que tu étois plus leger qu'une feuille
» sèche, qui est le jouet des vents sous les
» Arbres. Mais peux-tu bien esperer qu'-
» Helene se comporte d'une autre maniere
» envers toi? Tu sçais la foi qu'elle a gar-
» dée à Menelas: ne t'en promets pas une
» plus entiere. Ta conquête n'est pas fort
» glorieuse, d'avoir gagné le cœur d'une
» femme qui s'est rendue aux premieres
» œillades d'un étranger. Vante sa beauté
» autant que tu voudras, elle ne sera jamais
» prisée à l'égal des chastes affections d'E-
» none, qui se conserve encore à toi, mal-
» gré ton inconstance. Il est vrai, & c'est
» mon supplice, mon juste déplaisir ne sçau-
» roit bannir de ma pensée l'image de Pâ-
» ris. Ingrat Pâris, trop dur & trop sourd
» à mes plaintes: Pâris, dont je souhai-
» terois un éternel oubli, si l'ardeur de
» ma passion ne me rendoit imprudente. Je
» ne sçaurois pourtant le haïr, quoique ses
» desseins ennemis de mon contentement,
» soient trop dignes de haine; mais je me
» plains de son infidelité, & toutefois après
» m'en être plainte, je l'aime encore. A-
» mour, cruel tyran, que tes blessures sont
» cui-

„ cuisantes ! Malheur ! que la terre ne pro-
„ duise rien qui puisse en soulage r la douleur.
„ Je connois les herbes salutaires, les plan-
„ tes & les racines qui servent à la guéri-
„ son des corps ; je sçai leurs vertus : mais
„ cette science m'est inutile, puisqu'elles
„ n'ont point de qualité qui puisse remédier
„ à mon mal, & que leur secours me man-
„ que au besoin. Elles manquerent autre-
„ fois de la même sorte à celui qui m'a
„ donné cette connoissance, lorsqu'étant
„ Berger en Thessalie, & touché de dou-
„ leurs pareilles aux miennes, il soupiroit
„ pour les beautés d'Alceste. Apollon, pe-
„ re des remédes, n'en trouva point pour
„ éteindre son feu : comment Enone peut-
„ elle en espérer ? Souffres-donc, Enone,
„ souffres que la patience soit le reméde
„ de ton mal, qui n'en a point d'autre :
„ peut-être que le repentir de celui qui l'a
„ fait, l'en rendra un jour le Médecin. "

Pendant que la Nymphe entretenoit ainsi son affliction de soupirs & de regrets, Pâris glorieux des dépouilles du Roi de Sparte, avoit déja retiré la récompense de la pomme qu'il avoit donnée à Venus : déja Helene autant éprise de lui, qu'il avoit paru l'être d'elle, avoit consenti à l'enlevement de sa propre beauté. Ils s'étoient dé-

robés

robés des havres de Lacédémone, & dans peu de jours ils devoient aborder aux Ports de la Phrygie, où ils se rendirent incontinent après avec un excès de joie, qui fut le dernier acte des félicités de Priam. Depuis, toute la Gréce armée pour la vengeance de l'injure que Menelas avoit reçue, fit reconnoître à Pàris, au milieu du sang & des meurtres, combien la faveur de Venus lui étoit funeste, puisqu'elle lui coûta la vie, celle de tous les siens, & la ruine entiere de son Pays; où le feu & les armes ne laisserent qu'un désert à la place de cette fameuse & puissante Troye, autrefois la Reine des Villes de l'Asie.